

A cinematic photograph taken from the perspective of someone in the back seat of a car. In the foreground, a man with dark hair and sunglasses is driving, looking slightly to the right. He is wearing a light-colored shirt. In the back seat, two women are visible. The woman on the left is wearing a white shirt and looking forward. The woman on the right is wearing a blue floral patterned top and looking towards the driver. The car's interior, including the dashboard and rearview mirror, is visible. The lighting is bright, suggesting daytime.

POUR UNE
FEMME



BENOÎT
MAGIMEL

MÉLANIE
THIERRY

NICOLAS
DUVAUCHELLE

POUR UNE
FEMME

UN FILM DE DIANE KURYS

SYLVIE
TESTUD

DENIS
PODALYDÈS

JULIE
FERRIER

CLOTILDE
HESME

CLÉMENT
SIBONY

SORTIE LE 3 JUILLET 2013

Durée : 1h50

DISTRIBUTION

EuropaCorp Distribution

La Cité du Cinéma

20, rue Ampère - 93413 Saint-Denis Cedex

Tél. : 01 55 99 50 00

www.europacorp.com

www.facebook.com/pourunefemme

RELATIONS PRESSE

DOMINIQUE SEGALL communication

dominiquesegall@gmail.com

Mathias Lasserre

mathiaslasserre@gmail.com

Antoine Dordet

antoinedordet@gmail.com



SYNOPSIS

A la mort de sa mère, Anne fait une découverte qui la bouleverse : une photo ancienne va semer le doute sur ses origines et lui faire découvrir l'existence d'un oncle mystérieux que ses parents ont accueilli après la guerre. En levant le voile sur un secret de famille la jeune femme va comprendre que sa mère a connu un grand amour, aussi fulgurant qu'éphémère...

ENTRETIEN AVEC DIANE KURYS



6

C'est un projet que vous mûrissiez depuis longtemps ?

Sûrement, sans le savoir. Après *Sagan*, je me suis demandé ce qui allait m'inspirer et me passionner suffisamment pour me tenir en haleine pendant trois ou quatre ans. En tombant par hasard sur une photo au fond d'un tiroir, j'ai compris que j'avais envie de me replonger dans mon enfance et dans l'histoire de ma famille : je me suis rendu compte qu'on a beau avoir déjà fouillé, on n'a jamais tout compris. Car cette vieille photographie, au dos de laquelle figurait une date, m'a interpellée. En effet, j'avais un oncle avec

lequel mes parents s'étaient brouillés et dont le nom revenait de temps en temps dans les conversations. Je savais vaguement qu'il avait été hébergé chez nous pendant quelques années, mais j'ignorais à quelle date. Tout à coup, en tombant sur cette photo de lui et de ma mère, je me suis aperçue que son passage à la maison correspondait au moment où j'ai été conçue et où mes parents s'étaient fâchés avec lui. Il y avait là un mystère familial que j'avais envie de creuser.

D'ailleurs, dès le générique, on plonge dans votre univers intime...

D'entrée de jeu, j'ai imaginé un générique composé de photos personnelles qui évoqueraient un album de famille. Vers la fin du montage j'ai eu envie d'y intégrer des clichés de mes films : je me suis dit qu'il y avait une logique à entremêler ma vie et le parcours de mes personnages, puisque, chez moi, tout est mélangé ! De fait, *Diabolo menthe*, *Coup de foudre*, *La Baule-les-Pins* et *Pour une femme* composent un ensemble cohérent qui raconte «mes origines».

Vous avez une prédilection pour le passé et les films d'époque.

C'est vrai que j'ai du mal à parler de la période contemporaine – j'ai plus de facilité avec le passé. *Après l'amour* est le premier film que j'ai choisi de situer au présent : on était en 1990 et j'avais le sentiment qu'il allait être démodé avant sa sortie ! La télé va plus vite que nous... Les films d'époque résistent mieux en conservant quelque chose d'atemporel.

Peut-on dire qu'il s'agit d'une fiction autobiographique ou d'une autobiographie romancée ?

Je ne sais pas. Je suis partie de personnages qui ont existé mais que j'ai totalement réinventés en leur donnant des objectifs, des désirs et des sentiments qui sont le fruit de mon imagination. Du coup, tout est vrai et rien ne l'est. Ce qui m'a passionnée, c'est que cette histoire m'a donné l'occasion d'aller à la rencontre de ces hommes et de ces femmes – tous disparus aujourd'hui – et d'essayer de les comprendre. Imaginer leurs vies, leurs moments de faiblesses, leurs espoirs, leurs doutes. Les donner à voir à d'autres en espérant qu'ils reconnaissent quelque chose d'eux-mêmes, c'était mon but. Laisser une trace. Faire ce portrait de mes parents, de leurs amis, de cette époque, c'était laisser une petite trace d'eux. J'adore cette phrase d'Alfred de Vigny qui dit dans un poème en parlant de ses ancêtres : «*Si j'écris leur histoire ils descendront de moi*».

Le film prend parfois la forme d'une enquête introspective, comportant même une part de suspense...

C'est vrai, même si j'avais peur qu'on reste sur sa faim, puisqu'au bout du compte, Anne renonce à connaître la vérité. Mais je pense qu'on est suffisamment porté par l'émotion que suscite sa relation à son père – faite d'éloignement et d'occasions ratées – pour que la question qu'elle se pose tout au long de son «enquête» puisse rester sans réponse. Elle n'a plus besoin de savoir parce que la mort lui a enfin permis de «rencontrer» son père. Je n'ai pas cherché à faire tendre le film vers la révélation d'un secret de famille, parce que finalement l'investigation est un prétexte pour explorer les sentiments des personnages.

Le rapport au père traverse le film.

Autant *Coup de foudre* était un film sur ma mère, autant celui-ci parle de mon père – cet homme que j'ai mal connu et à qui, paraît-il, je ressemblais. Alors même que j'en étais à me dire qu'il n'était peut-être pas mon père, je me suis identifiée à lui et j'ai ressenti le besoin de lui rendre justice et de le «connaître» à travers un film, puisque je l'ai si peu connu dans la vie. *Pour une femme* est donc le portrait de cet homme trahi. Par son frère, par sa femme, par le Parti, par la vie...

Michel est un idéaliste qui a foi en l'avenir, au risque de s'aveugler parfois...

Les hommes de sa génération étaient pétris de certitudes : quand il a sa première fille et qu'il a le sentiment de construire une famille, Michel se sent rassuré car il se dit qu'il tient enfin quelque chose de concret et de solide. Pour lui, le chemin de la liberté et de l'amour est tout tracé ! Tout comme il est convaincu que le Parti Communiste va sauver le monde, il est persuadé que Léna va rester avec lui et qu'il saura la rendre heureuse. Il pense qu'il faut la protéger, l'enfermer et l'arroser comme une plante !

À l'inverse, Jean est tourné vers le passé et a les yeux grands ouverts.

Michel et Jean sont frères et se sont construits dans l'opposition. Dans le même temps, ce qui me plaisait, c'est qu'ils ne se connaissent pas bien. À tel point qu'à un moment on se demande s'il est vraiment son frère et Michel lui-même a des doutes. Il faut dire que Jean est un personnage complexe qui multiplie les fausses pistes et les mensonges : il commence par faire croire qu'il n'a pas déserté, plus tard il dit qu'il travaille pour les services secrets de l'Armée Rouge et qu'il a pour mission de

ramener des dissidents passés à l'Ouest – alors que la vérité est ailleurs.

Léna semble à mi-chemin entre ces deux hommes : elle est d'un tempérament joyeux tout en étant lucide sur ses chances de bonheur avec Michel.

Elle est animée par un véritable appétit de vie et par une simplicité qui la pousse à se projeter vers l'avenir. D'ailleurs, je ne voulais pas révéler grand-chose de son passé : on comprend qu'elle est issue de la même culture que son mari et on devine qu'elle a perdu sa famille pendant la guerre. Parce que Michel lui a sauvé la vie en l'épousant, elle s'est attachée à lui, mais il y a dix ans d'écart entre eux et un gouffre les sépare : il la trouve frivole, il voudrait qu'elle lise *Le Capital* alors qu'elle ne s'intéresse qu'aux romans, elle veut s'émanciper et travailler, alors qu'il la voudrait à la maison. Ils n'ont pas les mêmes goûts, mais il l'aime. Ce qui ne l'empêchera pas de la perdre...

Le film est aussi une magnifique histoire d'amour et de lutte entre deux frères pour la même femme...

D'instinct, quand Léna voit son beau-frère débarquer dans la maison, elle sent qu'il y a un danger : de manière quasi animale, elle demande implicitement à Michel de l'empêcher de commettre l'irréparable. De même, on sent que Jean a du mal à résister lorsqu'ils se frôlent ou que leurs regards se croisent. Ce que j'aimais beaucoup, c'était cette idée de la lente progression du désir de chacun : une tension insoutenable à laquelle ils s'obligent pourtant à se plier. Jusqu'au paroxysme de la séquence de l'hôtel.

Vous jouez par moments sur les contrastes, comme dans la scène au bord de l'eau, en apparence légère et solaire ...

J'aime emmener le spectateur, l'air de rien, dans une direction et puis



le surprendre. C'est ce qui me plaît quand je vois un film : les situations inattendues, les surprises. Et qu'on ne me fasse sentir ni la mise en scène, ni le travail. C'est ce que j'aime faire quand je tourne : surtout, ne pas donner à voir les «coutures». On se surprend soi-même quand on écrit un scénario, les personnages prennent vie malgré nous et comme on est le premier spectateur de l'histoire qu'on invente, on a envie d'être étonné.

Les époques se répondent à travers la prégnance du communisme dans l'après-guerre et dans les années Mitterrand.

L'histoire se passe en 1947, le Parti Communiste Français vient de remporter les élections et il connaît son apogée, mais en refusant de cautionner la guerre en Indochine et d'encourager la grève chez Renault, les ministres communistes sont contraints de quitter le gouvernement au mois de mai de la même année. Ils n'y reviendront qu'en 1981 et l'histoire se répètera à trois décennies d'écart : face au tournant «libéral» de Mitterrand, le PCF, avec George Marchais, décide de renoncer au pouvoir, une fois encore, au mois de mai 1984. Trente ans séparent les deux époques, les fameuses Trente glorieuses. Le film s'inscrit donc dans les deux temps forts du communisme d'après-guerre. C'était passionnant d'explorer cette époque où Staline et Thorez faisaient la Une des journaux.

Comment avez-vous choisi Benoît Magimel dans le rôle de Michel ?

D'abord, il ressemble à mon père – qu'on aperçoit dans le générique de début – avec ses cheveux blonds et ses yeux bleus. Et puis, je l'adore ! J'avais travaillé avec lui dans *Les Enfants du siècle*, où il était tout jeune homme, et j'avais envie de le retrouver plus adulte. J'aime sa fragilité, sa fêlure et sa folie, mais aussi son sens de l'écoute et son ouverture d'esprit. Benoît est un

écorché vif. Je suis fascinée par sa manière de se livrer entièrement et sa constante recherche sur le plateau. Quand on voit les rushes, on comprend qu'il est capable d'enchaîner les prises, de s'arrêter et de recommencer, à tel point qu'il déstabilise parfois ses partenaires.

Comment s'est-il transformé physiquement ?

Il a pris un peu de poids pour le rôle. Pour les scènes où il est censé avoir 80 ans, j'avais envisagé de faire appel à un autre acteur, mais Benoît n'a pas voulu en entendre parler ! Du coup, il a connu les longues heures de maquillage particulièrement éprouvantes pour lui car il faisait une chaleur épouvantable : je me souviens que le soir, au moment où on lui retirait cette sorte de masque en latex sous lequel il avait suffoqué toute la journée, il perdait d'un coup au moins un litre d'eau qui jaillissait comme un geyser ! Il est sorti exsangue du tournage.

Mélanie Thierry incarne Léna.

C'était difficile de trouver Léna car elle a déjà été interprétée – entre autres – par Isabelle Huppert et Nathalie Baye. J'avais une vision assez précise du personnage et en même temps Mélanie s'est imposée assez vite : elle a beaucoup de talent, une grâce et une émotion à fleur de peau et une cinégenie incroyable. Elle est très crédible en jeune femme de l'après-guerre et on croit totalement au couple qu'elle forme avec Benoît. J'adore la voir traverser l'appartement dans son peignoir rouge à pois blancs. Le même, de film en film, que portent toutes mes Léna...

Nicolas Duvauchelle est épatant dans le rôle de Jean.

Absolument ! Il m'a surprise par son instinct et sa capacité de concentration



hallucinante. Et puis, il a une présence et un charisme extraordinaires. C'était un vrai défi car ce n'était pas évident d'incarner ce personnage mystérieux, venu de l'Est, et de rendre crédibles sa colère et son désir de vengeance. Je trouve qu'il s'impose naturellement et que le tandem qu'il forme avec Clément Sibony fonctionne très bien.

Comment avez-vous constitué cette famille ?

Il fallait que tout le monde se ressemble un peu pour qu'on y croit ! Il fallait que la petite Tania soit devenue la pétillante Julie Ferrier et qu'on ne se pose pas de question. Ils ont tous les yeux clairs et un petit air de famille. Sylvie Testud, c'est moi dans le film. J'ai tout de suite pensé à elle en écrivant le scénario. D'abord, parce que notre rencontre sur *Sagan* a donné naissance à une vraie amitié et surtout parce que c'est une actrice géniale et qu'elle est drôle et intelligente. Je me voyais bien comme ça !

Et Clotilde Hesme ?

Elle est formidable en Madeleine, ce personnage qui préfigure les femmes de l'après-guerre qui s'émancipent et qui veulent vivre et aimer sans contrainte. C'était amusant qu'elle interprète l'épouse de Podalydès qui a été son professeur au Conservatoire car on retrouve un peu de ces rapports de maître à élève dans les relations du couple. J'aimais bien l'idée que Madeleine et Léna aient cette envie de liberté et de jeunesse face à deux hommes qui ont dix ans de plus qu'elles.

C'est la troisième fois que vous dirigez Denis Podalydès.

Il ne lit même plus les scénarios que je lui envoie ! Il se débrouille pour être disponible, quoi qu'il arrive. Ce n'était pas un rôle évident car il devait fédérer

tous ces militants communistes lyonnais autour de lui : j'avais besoin d'un « meneur de troupe » très généreux qui sache galvaniser son entourage. Il m'a vraiment aidée ce sur film. D'autant plus que les acteurs ont dû beaucoup improviser pour ces scènes de cellules et de ventes d'*Huma-Dimanche* au marché.

Comment les avez-vous tous dirigés ?

On ne les dirige pas ! Je pense qu'au bout du compte on adapte sa méthode aux acteurs, pas l'inverse. Il faut juste organiser quelques lectures en amont pour aborder toutes les questions qui se posent. Par la suite, le réalisateur, pour moi, est un « vampire » et un obsessionnel de l'efficacité car il veut obtenir quelque chose de ses comédiens, coûte que coûte. Je veux simplement avoir obtenu le meilleur résultat à la fin de la journée. Et surtout, je ne veux rien laisser au hasard et ne rien lâcher en cours de route, ni une réplique, ni une intonation, ni un accessoire, ni un décor...

Avez-vous cherché à différencier les époques visuellement ?

On a tourné à l'ancienne, en pellicule ! On a éliminé certaines teintes car les années 50 ont une couleur dans l'imaginaire collectif. Du coup, pour l'appartement et le magasin, on a privilégié le bois, les beiges, les verts, et les bruns qui correspondent bien à la période de l'après-guerre. Pour les années 80, on est allés vers des tonalités plus colorées. C'est la justesse qui importe quand on fait un film d'époque. Que les figurants n'aient pas l'air déguisés et que les costumes correspondent à la période, c'est bien le moins, mais la justesse réside dans le choix des figurants et surtout dans la façon dont on les entraîne dans l'aventure d'une journée de tournage. On va patiner leurs vêtements et apporter un soin particulier à la coiffure et au maquillage. Tout ces « détails »

sont essentiels et participent à la véracité, à l'authenticité du film.

Dans quelle direction avez-vous souhaité travailler la musique ?

C'est ma deuxième collaboration avec Armand Amar après *Sagan*. La musique est toujours un moment angoissant car on laisse entrer un autre créateur, qui n'est ni interprète, ni technicien, dans son film. Et il peut arriver que sa lecture toute personnelle de vos images, aussi brillante soit-elle, ne vous plaise pas ou ne vous touche pas. Contrairement à *Sagan*, je n'ai pas donné de direction à Armand Amar, et je n'ai pas utilisé de maquette et j'ai trouvé le résultat époustouflant. C'est Armand qui m'a proposé la chanson finale, chantée en langue ladino – que parlaient les Juifs espagnols pendant l'Inquisition –, et qui trouve magnifiquement sa place dans le film.

Vous avez entièrement tourné à Lyon

Oui, un peu partout dans la ville et dans la région lyonnaise. La guinguette au bord de l'eau, c'est l'Auberge du Faisan doré à Villefranche-sur-Saône qu'on a trouvée après des semaines de recherches infructueuses. De même pour la maison de Michel en Ardèche qu'on a fini par découvrir dans le Beaujolais. Nous avons une équipe de Lyonnais et de Parisiens et ce tournage a été très heureux pour moi. J'ai été entourée de gens motivés et je me suis sentie protégée. Et puis, j'ai aimé revenir à Lyon pour y tourner ce film et redécouvrir la ville. Trouver une rue en pente avec des escaliers qui ressemblerait à celle des années d'après-guerre et qui ne serait pas taguée ou massacrée par les potelets... Réinventer le magasin de mon père ou l'appartement de mon enfance... Sillonner le parc de la tête d'Or à la recherche d'une allée pour installer des balançoires... Au fond, je pense que ce film m'a réconciliée avec ma ville natale.





ENTRETIEN AVEC BENOIT MAGIMEL

C'est votre deuxième collaboration avec Diane Kurys.

J'avais été très touché que Diane Kurys fasse appel à moi pour camper Musset dans *Les enfants du siècle* : moi qui viens d'un milieu populaire, je me sentais humble face au personnage, mais Diane m'a fait confiance. Avec elle, la direction d'acteur passe par un échange permanent, où l'on crée continuellement. J'étais donc très heureux de retravailler avec elle.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le projet ?

Je crois qu'en tant qu'acteur, il y a des films que l'on choisit et d'autres qui vous choisissent parce qu'ils entrent en résonance avec votre inconscient, même si on ne s'en rend pas forcément compte sur l'instant. Par exemple, j'ai moi-même un frère et, du coup, la relation entre Michel et Jean m'a touché. De même, le passage où Michel est vieux m'a fait penser à mon grand-père. Et quand je lis la lettre que la mère a écrite au jeune frère, le propos est tellement universel que c'est comme si c'était ma propre mère qui m'écrivait. Je ressens tout le poids de la culpabilité de mon personnage qui n'a pas pu aider ses parents.

Vous n'aviez pas d'appréhension à l'idée de jouer le père de Diane Kurys ?

Quoiqu'il arrive, un acteur doit s'appropriier un rôle : on n'entre pas dans la peau d'un personnage, c'est lui qui entre dans votre peau. Il faut donc le tirer le plus possible à soi, tout en étant fidèle à ce qu'il est. De même, je

voulais absolument être crédible en tailleur, et les accessoires de couture m'y ont beaucoup aidé. Bien entendu, j'ai demandé à Diane de me fournir le maximum d'informations, mais il fallait que je trouve mon espace de liberté à partir de là.

Comment avez-vous perçu le personnage ?

Pour moi, Michel est avant tout un homme éperdument amoureux de sa femme : dans son sourire, sa posture, son regard, on comprend à quel point il l'aime. Il n'arrive pas à croire qu'une femme aussi belle ait pu tomber amoureuse d'un homme comme lui. Il est comme un môme. Mais il est prêt à tous les sacrifices du monde pour elle, y compris à la laisser partir pour qu'elle puisse vivre son amour avec son frère. Ce qui ne l'empêche pas d'être un type traditionnel et de penser qu'une femme n'est pas faite pour travailler : elle doit être à la maison et s'occuper des enfants. Soudain, lorsque Léna a envie de s'émanciper, il est paumé et il ne comprend pas ce qui se passe. Pour Michel, une femme est heureuse quand elle a une machine à laver ! Pour autant, il est touchant parce qu'il n'y a jamais de méchanceté chez lui.

C'est aussi un homme déterminé et courageux ...

Oui, il a osé partir de chez lui à 18 ans, pour fuir un père assez violent, et s'engager dans la Légion. Il fallait avoir une vraie force de caractère pour s'affirmer comme cela. Mais il laisse derrière lui son petit frère, sa sœur, sa mère et ce père qu'il déteste et dont il ne partage pas du tout les idées



politiques : tandis que celui-ci veut partir aux États-Unis, Michel est un communiste de la première heure. Dans le même temps, il se reproche de n'avoir pas pu sauver sa famille. Car, au fond, c'est un homme hypersensible, même s'il est très pudique. C'est aussi un homme de paroles : quand il offre son amitié à quelqu'un, c'est un engagement à la vie, à la mort. C'est cette droiture, ce côté presque enfantin et parfois naïf chez lui, qui m'ont touché.

Avez-vous cherché à adopter des intonations de l'époque ?

J'ai essayé non seulement de m'exprimer avec un phrasé différent, mais aussi d'avoir la même gouaille titi parisienne qu'avait Michel. J'adore le cinéma des années 40 et je me suis nourri des films de Renoir et des intonations de Michel Simon. Dès que je sentais que je risquais de reparler de manière contemporaine, je demandais à Diane d'être vigilante et de me le dire. Mais il fallait aussi que je m'approprie cette langue. C'était donc un équilibre à trouver.

Nicolas Duvauchelle incarne votre frère.

J'étais ravi parce que, sans le connaître vraiment, j'avais déjà l'impression qu'il était mon petit frère et qu'on avait des origines communes. Je l'ai très peu vu au cinéma, mais quand on m'a parlé de lui, l'idée de jouer deux frères m'a vraiment séduit. On n'a pas eu besoin de forcer quoi que ce soit – on s'est compris tout de suite. C'est sur ce tournage que j'ai pris conscience que c'est plus facile d'exprimer des sentiments avec des partenaires qu'on aime : quand je prenais Nicolas dans mes bras, j'avais réellement l'impression que c'était mon frère



Comment s'est passé le tournage avec Mélanie Thierry ?

On n'avait jamais travaillé ensemble auparavant. J'ai découvert une actrice qui a une force intérieure qui ne demande qu'à sortir. Elle a beaucoup de tempérament et, en même temps, je pense que son personnage l'exigeait car elle incarne une épouse prisonnière de son époque qui désire vivre comme une femme d'aujourd'hui. Il y avait très peu de femmes comme elle dans les années d'après-guerre, aussi éprises de liberté, désirant connaître d'autres hommes et vivre des passions. En effet, Léna refusait d'être enfermée dans le carcan classique de la ménagère qui s'occupe des

enfants et qui fait la cuisine. Je pense que si elle avait parlé à son mari de son sentiment d'enfermement, il l'aurait compris et il aurait réagi. Mais elle tombe sur son frère qui a toutes les réponses et elle se laisse donc séduire.

Vous n'avez pas hésité à camper Michel âgé ?

Au départ, Diane envisageait de trouver un autre comédien pour jouer Michel âgé, mais je tenais à le faire moi-même. Ceci dit, j'étais un peu angoissé car il y a très peu de réussites totales de vieillissement au cinéma. J'ai donc demandé à Diane de ne pas faire de gros plans sur moi, même si le travail des maquilleurs a été extraordinaire.

C'était un vrai cadeau pour un acteur, mais aussi une expérience très éprouvante que je ne retenterai pas de sitôt. En effet, il y avait 7h de maquillage par jour puisque j'avais demandé à ce que l'on me mette aussi des prothèses sur les mains. Au final, pendant une semaine, j'ai dormi environ une heure par nuit ! Mais plus je jouais avec ce maquillage, plus je m'en imprégnais. Car c'est vraiment le maquillage qui permet de faire corps avec votre visage. Du coup, il ne faut pas hésiter à bouger et à faire des mimiques, bien qu'on ait l'impression d'avoir le visage complètement rigide quand on porte un masque de latex.

Comment Diane Kurys dirige-t-elle ses acteurs ?

C'est quelqu'un d'assez rare parce qu'elle a un regard extrêmement sensible sur la vérité que donnent les acteurs à l'image. Elle sait quand un comédien est sincère et elle a le don de vous diriger de l'intérieur. Elle n'est pas démonstrative : elle vous parle des personnages et elle trouve toujours les mots clés qui conviennent.



ENTRETIEN AVEC MÉLANIE THIERRY

Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario ?

Dès le départ, je l'ai trouvé émouvant, même si j'ignorais encore que c'était l'histoire personnelle de Diane Kurys. Le Personnage de Léna m'a touché. Il y avait chez elle quelque chose qui me séduisait dans sa féminité et sa coquetterie, mais aussi dans sa manière d'être ancrée dans le quotidien. Je me suis rendu compte que je n'avais encore jamais incarné un personnage qui essaie d'être la petite femme modèle, et cela m'intéressait. Quand j'ai rencontré Diane, je lui ai dit à quel point j'avais été touchée par le scénario et elle m'a raconté que c'était l'histoire de ses parents. J'ai été émue par le fait qu'elle veuille en faire une histoire d'amour et un témoignage, et j'ai été très heureuse d'obtenir le rôle !

Comment vous êtes-vous préparée au tournage ?

En réalité, on a fait des lectures ensemble avant qu'elle ne me choisisse. J'étais pétrifiée, alors même que Diane essayait de me reconforter ! J'ai pour habitude de connaître le texte par cœur, du début à la fin, pour éviter de me planter tellement je suis dyslexique : j'ai un tel trac que mes yeux se troublent et que je finis par inventer ce qui est sur la page. Par la suite, quand j'ai vu Isabelle Huppert dans *Coup de foudre*, où elle campe le même personnage, je me suis dit que je n'y arriverais jamais ! Mais je me suis rassurée en me disant que ce sont des périodes très différentes : il y a la Léna de l'après-guerre qui n'a pas encore tout envoyé valser et celle de *Coup de foudre* qui

assume le divorce et vit son rêve en ouvrant sa petite boutique à Paris. Ce n'est plus la même femme et donc plus totalement le même personnage.

Qui est cette Léna que vous incarnez ?

C'est une jeune femme un peu fleur bleue, empreinte de romans à l'eau de rose et de films romantiques, mais qui tient à être une épouse parfaite et à bien s'occuper de son intérieur. Par moments, elle s'échappe de son quotidien grâce à son imaginaire et à ses rêves car elle est fondamentalement une amoureuse de la vie qui aime fumer et danser ! Du coup, elle est constamment tiraillée entre ses désirs et son pragmatisme d'épouse modèle. Il faut dire que Michel, qui est très macho, ne l'aide pas à se révéler et à s'assumer. En revanche, Madeleine va lui permettre de changer et de s'affirmer : Léna a beaucoup d'admiration pour l'insolence et la liberté de cette jeune femme dont elle aimerait suivre l'exemple sans vraiment se l'avouer.

Avez-vous cherché à mieux connaître son passé ?

On sait qu'elle sort du camp de Rivesaltes et qu'avant la naissance de sa fille, elle a vécu dans une chambre de bonne. Diane m'a raconté qu'à l'époque Léna avait déjà perdu ses parents et qu'elle avait été élevée par son beau-père, mort dans les camps. Mais j'ai préféré m'inspirer seulement de ce qui était dans le scénario car Diane tenait à ce que le personnage dégage une certaine légèreté.



Vous êtes-vous plongée dans des images d'archives pour vous imprégner de l'époque de l'après-guerre ?

Pas du tout. J'ai plutôt cherché à retrouver des gestes quotidiens de lassitude, en m'inspirant notamment de Meryl Streep dans *Sur la route de Madison* et de sa manière d'ouvrir un placard tout en refermant un tiroir : elle connaît sa cuisine par cœur, si bien que ses gestes deviennent des automatismes. J'ai aussi regardé Julianne Moore dans *The Hours* : elle a une façon de tenir sa maison qui m'a aidée à construire le personnage.



Elle est au cœur d'un triangle amoureux...

Elle a une gratitude immense envers Michel de l'avoir sauvée : elle sait qu'elle lui doit sa vie et elle serait prête à tout lui offrir ! Mais, dans le même temps, elle attend de vivre un grand amour. Et elle se retrouve déchirée quand Jean débarque : elle a beau se réfréner – elle est submergée par un sentiment qui la dépasse.

Après Comme des frères, vous retrouvez ici Nicolas Duvauchelle.

J'étais très contente de savoir que c'était lui qui campait Jean car on avait noué une belle complicité sur *Comme des frères* : j'ai le sentiment qu'on vient de la même famille d'acteurs et qu'on a tous les deux un côté instinctif et franc du collier. On était vraiment très heureux de se retrouver sur ce film.

En revanche, vous n'aviez jamais tourné avec Benoît Magimel.

Non, et je le regrettais d'autant plus que, pour moi, c'est l'un des acteurs les plus puissants et les plus charismatiques de sa génération. Il a quelque chose de fiévreux qu'on retrouve d'ailleurs dans le film et qui me plaît beaucoup. Pour autant, on a eu un peu de mal à se trouver : on s'est très bien entendus, mais j'ai l'impression qu'on n'est pas parvenus à se «décrypter», sans qu'il y ait la

moindre animosité entre nous. C'est sans doute lié à la

relation entre nos deux personnages et au fait que Léna aime Michel, mais qu'elle n'a pas de connivence avec lui. Ceci dit, Benoît a été très généreux dans le jeu, avec une vraie douceur, et c'était passionnant de l'observer jouer. Je le trouve magnifique dans ce personnage de mari jaloux et paumé : quand j'ai vu le film, j'en ai presque voulu à Léna de l'avoir trahi.



ENTRETIEN AVEC NICOLAS DUVAUCHELLE

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

J'ai beaucoup aimé cette histoire de fratrie et j'ai tout de suite été touché par ces deux frères qui ne se sont pas vus depuis longtemps et par les séquences d'émotion fortes entre eux. Ce qui me m'a plu également, c'est que le scénario évoque des chasseurs de nazis – sujet qui, à ma connaissance, n'a jamais été traité au cinéma. C'était donc très intéressant du point de vue historique.

Vous n'avez donc pas hésité à donner votre accord...

Pas du tout ! Cela faisait très longtemps que j'avais envie de tourner avec Benoît Magimel : on se croisait régulièrement et on se disait qu'on avait envie de travailler ensemble. Du coup, quand l'occasion s'est présentée, j'ai foncé. Et après *Comme des frères*, j'étais très heureux de retrouver Mélanie Thierry.

Comment pourriez-vous dépeindre le personnage de Jean ?

C'est un homme qui a une mission et qui a envie de se poser car il est arrivé à la fin d'un cycle de vengeance. Quand il retrouve son frère, installé dans une vie de famille, il l'envie, lui qui est sur la route en permanence. Jean a été bouleversé par la mort de ses parents : il n'a pas réussi à pardonner et il a cherché à se venger à tout prix. Et lorsque Michel lui fait remarquer qu'il n'a pas souffert personnellement, Jean explique qu'il n'arrive pas à dépasser ce traumatisme, et c'est ce qui m'a touché chez lui.

C'était amusant de voir comment Diane se représentait son oncle car c'est

vraiment celui qui lui était le plus inconnu. Jean est donc un personnage fantasmatique. Et c'était touchant de le voir prendre forme puisqu'il est malgré tout issu d'une matière autobiographique.

Vous êtes-vous documenté sur l'époque ?

Diane Kurys m'a fait lire un livre, *Les Vengeurs*, qui retrace l'histoire des chasseurs de nazis, les exactions qu'ils ont subies pendant la guerre et leur soif de vengeance – jusqu'au moment où ils sont partis en Palestine. C'était nécessaire de me documenter pour nourrir le rôle et j'ai appris pas mal de chose sur les actions clandestines de ces hommes. En revanche, je n'ai pas souhaité revoir les autres films autobiographiques de Diane parce que je voulais avoir un regard neuf sur les choses.

Avez-vous cherché à retrouver les intonations propres aux années 40 ?

J'ai demandé à travailler pendant plusieurs séances avec un coach pour gommer certains tics de langage, et ralentir un peu mon débit, parce qu'il paraît que je parle très vite ! J'en avais vraiment besoin et cela m'a aidé à me glisser dans la peau du personnage et à être dans la justesse.

On croit totalement à la fratrie que vous formez avec Benoît Magimel ...

Cela m'a paru très naturel de jouer ça avec lui, comme si on se connaissait depuis longtemps, sans avoir pourtant travaillé ensemble. Il y avait quelque chose d'évident entre nous. Ce qui m'a frappé, c'est qu'il s'agit aussi de



l'histoire des personnages : les deux frères ne se sont pas vus depuis quinze ans et, lorsqu'ils se retrouvent, c'est comme s'ils ne s'étaient jamais quittés. Leur proximité faisait donc écho à notre propre situation.

Vous retrouvez Mélanie Thierry, mais votre relation est ici très différente.

Oui, car on n'avait pas du tout ce rapport de séduction dans Comme des frères. Justement, ce qui m'a intéressé, c'était de travailler sur un tout autre enjeu avec Mélanie et de partager beaucoup plus de scènes avec elle, d'autant qu'on s'était très bien entendus. Elle a une puissance émotionnelle et un naturel époustouflants. D'ailleurs, elle est très loin de l'image un peu froide qu'elle peut renvoyer. C'est un très bonne camarade de jeu.

Comment Diane Kurys vous a-t-elle dirigé ?

Elle a une énergie hallucinante et elle est au taquet du matin au soir – on dirait qu'elle a 20 ans ! Elle déborde d'idées et elle sollicite ses acteurs en permanence. Au début, j'avais une certaine pression, car il s'agit de sa vie, mais son dynamisme est communicatif et c'est un fonctionnement que j'apprécie beaucoup. Même quand on est au ralenti, elle est tout le temps là pour nous porter et nous soutenir.



ENTRETIEN AVEC SYLVIE TESTUD

C'est la deuxième fois que vous tournez avec Diane Kurys...

Je me sens très proche de son univers et, d'ailleurs, j'ai vu tous ses films. On s'était particulièrement bien entendues sur *Sagan* et quand elle m'a raconté cette histoire d'enquête sur sa propre vie, cela a résonné intimement : j'ai moi-même écrit un livre – *Gamines* – qui se passe, lui aussi, à Lyon et qui s'interroge sur l'identité du père... On a donc énormément de points communs, Diane et moi, et sa démarche m'apparaissait très claire. Je crois que la nostalgie est porteuse d'histoires et que ce n'est pas un hasard si on ressent un jour le besoin de s'y pencher.

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

Au-delà du contexte historique et du désir des personnages de se tourner vers la vie après l'horreur de la guerre, le film parle surtout du poids de la famille et de ses secrets entêtants. Du coup, Diane pose plusieurs questions essentielles : Comment définir l'identité de gens qu'on a voulu massacrer ? Comment investit-on le monde dans ces circonstances ? Et quand on est issu d'une famille pareille, quel est notre rapport au monde ? Je crois que la question de l'identité et de sa place par rapport aux autres – surtout par rapport à ceux qu'on aime – est universelle. Ce qui me semble le plus important pour Diane, et qu'elle explore dans le film, c'est de savoir d'où elle vient, qui étaient ses parents réellement, ce qu'elle leur a donné et ce qu'ils lui ont laissé.

Avez-vous cherché à vous imprégner du « personnage » de Diane Kurys ?

Il y a toujours de vous quand vous jouez un rôle, quel qu'il soit. Ensuite, le vrai moteur, c'est l'ossature du script et la dramaturgie. Même pour *Sagan*, que j'ai essayé d'approcher au plus près dans sa gestuelle, j'ai cherché à interpréter un « personnage ». Je suis incapable de faire autrement car je ne peux pas être plus crédible que la personne que j'interprète. Je suis donc obligée d'entrer dans la fiction.

Votre proximité avec Diane Kurys a dû vous aider...

C'est vrai qu'on se connaît bien, et que, quand elle me dit quelque chose, je ne crois pas mal interpréter ses propos. C'est propre à l'amitié entre deux êtres : on comprend immédiatement ce que l'autre veut dire. On a forgé une vraie complicité, Diane et moi, si bien que lorsqu'elle écrit un mot ou une phrase dans le scénario, je l'entends la prononcer ! Je n'ai donc pas de difficulté à entrer dans son univers et à me plier à ses propres questionnements.

Vous êtes-vous documentée sur l'époque ?

Ce qui m'a le plus intéressée, c'était de savoir comment les gens dont parle Diane ont traversé cette période. Je lui ai donc posé des questions sur elle et sur sa famille pour enrichir mon interprétation. J'avais notamment envie de savoir comment elle-même a vécu ses rapports à son père et comment il s'était retrouvé militant actif du Parti Communiste.



Comment se sont passées vos relations avec votre «sœur» de cinéma, Julie Ferrier ?

C'est une fille épatante et une formidable actrice. Le plus drôle, c'est que je l'avais déjà croisée aux César, où elle m'avait dit qu'autour d'elle, on ne cessait de lui répéter qu'elle me ressemblait ! Au départ, j'ai trouvé cela un peu farfelu, et puis, je me suis rendu compte qu'elle avait raison et qu'il y avait une sorte de filiation entre nous. D'ailleurs, sur le tournage, je me suis vite aperçu que nos rapports étaient très évidents. Ce qui m'a aussi aidée, c'est que j'ai deux sœurs et que je connais bien les rapports au sein de la fratrie.

Benoît Magimel incarne votre père.

Même si Benoît est un très bon acteur, cela ne s'est pas passé naturellement pour moi car j'imagine assez mal le rapport père-fille. Du coup, il m'a fallu faire une entière confiance à ce que me disait Diane. Moi qui ai des enfants aujourd'hui, c'est en observant leur père que je découvre chaque jour la paternité : c'est une notion qui, au départ, ne voulait rien dire pour moi. Pour me représenter ma relation à Benoît, j'ai donc dû imaginer quelqu'un qui m'était cher.

Comment Diane Kurys vous a-t-elle dirigée ?

Je comprends assez rapidement ce qu'elle demande. Ceci dit, cela dépend des situations. Car autant je me sens à l'aise sur le plateau, autant je suis mauvaise en doublage et en voix-off. Du coup, Diane m'a aidée phrase par phrase, ce qui s'était déjà produit sur *Sagan*.



LISTE ARTISTIQUE

MICHEL BENOIT MAGIMEL
 LENA MÉLANIE THIERRY
 JEAN NICOLAS DUVAUCHELLE
 ANNE SYLVIE TESTUD
 MAURICE DENIS PODALYDÈS
 TANIA JULIE FERRIER
 MADELEINE CLOTILDE HESME
 SACHA CLÉMENT SIBONY



LISTE TECHNIQUE

MUSIQUE..... ARMAND AMAR
 DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE GILLES HENRY
 DIRECTEUR ARTISTIQUE MAXIME REBIERE
 CASTING GÉRARD MOULEVRIER
 CHEF DÉCORATEUR TONY EGRY
 CRÉATEUR DE COSTUMES ERIC PERRON
 CHEF MONTEUSE..... SYLVIE GADMER
 INGÉNIEURS DU SON YVES MARIE OMNES
 GUILLAUME BOUCHATEAU
 CHRISTIAN FONTAINE
 DIRECTEUR DE PRODUCTION JÉRÉMIE CHEVRET

Affiche : Cercle Noir pour Fidélio - Conception : Ydéo

Photos : David Koskas - Rédaction : Franck Garbaz

Ce dossier n'est pas soumis aux obligations publicitaires. Hors commerce.

© 2012 ALEXANDRE FILMS - RISE FILMS - France 3 CINEMA - RHONE ALPES

CINEMA - NEW LIGHT FILMS

